

Je ne suis pas un écrivain médiatique. J'estime que la rencontre d'un auteur et de ses lecteurs doit se faire par la lecture et non par le biais des médias. La voix intérieure de l'écrivain, sa chaleur et sa couleur particulières, son style, son rythme mental, seul le texte les transmet. En littérature, il n'y a pas deux façons de dire la même chose : quand les mots changent, l'essentiel change. Les paraphrases sont des trahisons. L'auteur se trahit lui-même lorsqu'il se paraphrase devant un micro ou une caméra.

Au nom de l'authenticité littéraire, les écrivains devraient-ils refuser de sortir de chez eux pour essayer de se faire connaître ? Très peu se tiennent sur une position aussi rigoriste. Pour ma part, j'essaie de faire la part des choses, notamment en me rendant à l'invitation de libraires pour des rencontres avec des lecteurs. La plupart du temps, ces rencontres sont chaleureuses. Les personnes présentes sont passionnées de lecture ; certaines écrivent également. Les questions qu'elles posent sur mon travail d'écrivain et sur

mes livres sont pertinentes, parfois plus que mes réponses, car je n'ai pas toujours l'esprit de repartie et je me perds parfois dans des explications trop compliquées ou insuffisantes, poussé par le désir d'éclairer pour les autres ce qui n'est pas toujours clair pour moi-même. Après coup, je me rends compte qu'il y avait mieux à dire, même si toutes les idées sont assez bonnes pour être défendues et assez incertaines pour être contestées, notamment lorsqu'elles concernent la littérature où seule, en définitive, la passion éclaire. Le regard froid ne voit rien.

C'est ce qui m'a donné l'idée d'écrire *Cher lecteur* dans lequel j'aborde divers points concernant la lecture et l'écriture en général, en me fondant sur mon expérience personnelle. Dans un premier temps, j'avais pensé donner à ce livre une organisation systématique, mais j'y ai renoncé devant l'aspect dogmatique qui menaçait. J'ai préféré me laisser aller à mon tempérament erratique privilégiant la divagation à la marche forcée. Les lecteurs mieux organisés que moi intellectuellement me le reprocheront peut-être, mais j'aurai de mon côté ceux qui préfèrent la libre réflexion, plus proche d'une conversation amicale.

Si je me suis mis à écrire tard, à trente ans passés, en revanche j'ai lu tôt. C'est peut-être pourquoi la lecture a toujours conservé à mes yeux la douceur d'une occupation enfantine. Je ne veux pas dire que la lecture est une activité passive – ce serait plutôt une passion active, mais l'enveloppement imaginaire auquel elle donne lieu a quelque chose de presque douillet, de presque reposant (sauf dans le cas de lectures ardues, donc discontinues, qui nous obligent à décortiquer laborieusement un texte). L'image qui vient spontanément est celle d'un embarquement. Vers quelle destination et pour combien de temps ? Pendant des années, je me suis posé cette question, notamment avant les vacances d'été, propices à la lecture d'un gros roman ou d'un long essai. Un mois à l'avance, quand je n'étais pas encore à la retraite, j'établissais une liste de lectures possibles : cette occupation préparatoire était déjà un plaisir. Je ne pensais pas aux trop fameuses « lectures d'été » proposées par la

presse aux amateurs de plage et de bronzage. Je choisissais des « monuments » littéraires, chefs-d'œuvre au long cours qui ne peuvent guère se lire par petites étapes sans risque d'en perdre le fil, par exemple Proust, Dostoïevski, Tolstoï, Thomas Mann, Faulkner, Henry Miller, Robert Musil, les mémoires de Simone de Beauvoir, la correspondance de Flaubert, d'épaisses biographies, etc. Sans vouloir jouer les matamores intellectuels, j'ai également consacré de longues semaines à lire Schopenhauer ou Sartre, presque comme des œuvres de fiction.

Une journée passée à lire quand la pluie tombe dehors ou, par beau temps à l'ombre des arbres, quoi de plus délectable ? Du reste, on peut lire presque partout un bon livre. Je me souviens de longues journées d'enfance alors que, malade de la rougeole ou de la scarlatine, en isolement pour éviter les contagions, je dévorais Jack London ou Alexandre Dumas sans quitter mon lit. Mes camarades me plaignaient alors qu'à mes yeux c'était du temps béni. J'espère que tout le monde a connu une immersion aussi agréable, mais je n'en suis pas sûr : j'imagine plutôt la majorité des petits malades d'aujourd'hui devant l'écran d'une tablette numérique ou d'un smartphone en train de jouer ou de regarder un film. Eux aussi voyagent à leur façon, petit voyage, petite façon. Une infirmière venait de temps en temps me donner des soins. Parfois, elle me rabrouait : « Laisse ton livre, tu

ne dois pas te fatiguer ! » Comme je n'en faisais rien, elle finissait par s'intéresser à ce que je lisais et me demandait de lui raconter l'histoire ou de lui lire un passage. Je revois très bien ce petit tableau à la Greuze, elle assise sur le bord du lit, sa hanche contre mon flanc, sa tête légèrement penchée vers ma joue, sa respiration se mêlant à la mienne. Je me laissais aller au creux de cette arche de chaleur, dans une torpeur pleine de sensualité apaisante. Certains souvenirs de lecture en ont conservé un nimbe émotionnel que j'ai cru retrouver plus tard dans les débuts de *La Recherche du temps perdu*. Littéralement, la situation du jeune Proust n'est pas celle d'un malade, mais ces pages sont empreintes d'une moiteur sensuelle, d'un abandon aux fantasmes de la nuit qui me rappelle l'abandon aux fantaisies de l'imagination portée par le flux romanesque. Je crois que j'aurais bien passé le restant de mes jours, ainsi allongé, un livre à la main.

L'image d'une vie entièrement vécue comme un Livre unique, rempli de personnages et d'épisodes infinis, a souvent été évoquée. C'est presque un poncif. Si la fin du Livre est connue, reste pour chacun une certaine liberté d'improvisation avant le dénouement, car chacun est ici auteur autant que lecteur. Regarder le monde comme un songe (Calderon) ou comme un théâtre (Shakespeare) peut sembler relever d'un artifice de mauvais aloi pour ceux qui comprennent l'existence comme engagement. Ne pas trop

se regarder vivre, penser plutôt à vivre qu'à s'observer : la thèse est connue. Le besoin de la rappeler montre qu'une partie des humains est heureusement encline à garder ses distances par rapport à l'immédiateté. La lecture donne bien l'idée d'une participation indirecte au monde, en quelque sorte par procuration, en quoi elle est un mode philosophique d'appréhension du réel. Lorsque nous sommes engagés dans l'action, les nécessités du « faire » nous imposent des contraintes incompatibles avec une réflexion distanciée. Agir et penser ne font qu'un. Plongé dans la lecture d'un livre, même captivant, notre esprit conserve une vigilance critique, notre conscience est en quelque sorte scindée en deux, nous sommes à la fois ici et là, avec les personnages dont nous partageons les préoccupations, les plaisirs et les angoisses et, en même temps, avec nous-même en tant que lecteur doté de la toute-puissance d'un demiurge critique. Ce que nous savons si mal faire dans la vie lorsqu'il en va de notre intérêt immédiat, à savoir prendre nos distances par rapport à nos émotions, nous le réalisons idéalement dans la lecture qui nous permet à la fois d'évaluer des personnages et des situations de fiction et d'évaluer notre propre capacité à les comprendre. L'habitude de la lecture favorise l'habitude de porter un regard double sur la vie et sur soi-même.

Pour en revenir aux beaux gros livres d'été, j'ai souvent senti qu'ils me faisaient exister plus intensément, parfois

en diminuant un peu ma capacité critique comme si leur longueur désarmait mon jugement. Après plusieurs heures de concentration sur une intrigue imaginaire, le retour au réel ressemble à un réveil qui nous ferait presque douter de la supériorité ontologique du quotidien. La lecture, opium du peuple ? Beaucoup le croient qui estiment qu'elle doit se cantonner à une fonction d'information ou de divertissement, faute de quoi elle nous détournerait des « vrais problèmes » de l'existence. Inutile de se demander ce que sont ces « vrais problèmes » : la réussite sociale, le fric, la politique prosaïque, tout ce terre à terre abusivement identifié à la « vraie vie » ! Je crains qu'il ne soit impossible de réconcilier deux visions aussi contradictoires du monde. Le grand lecteur sait ce qu'il doit à la littérature : au moins d'échapper à la platitude d'une vie entièrement asservie à des préoccupations utilitaires faisant le sacrifice de la part rêveuse et poétique de l'être humain. Je ne crois pas qu'il soit si facile de faire comprendre cela à quelqu'un qui ne lit jamais. Mais après tout ? Je n'ai rien d'un pédagogue, ni aucun désir de sortir de mon statut d'écrivain en conseillant des gens qui en savent généralement plus que moi sur ce sujet. Je me demande simplement si l'on peut faire aimer la littérature autrement qu'en en donnant le goût par l'exemple et la pratique intense. Idéalement, analyser un texte suppose que l'on ait entretenu au préalable avec lui

un rapport très proche, pur de toute critique prématurée. Mon instituteur de septième, Monsieur David, l'avait si bien compris qu'il n'hésitait pas à nous faire apprendre par cœur des poèmes difficiles qui nous passaient très au-dessus de la tête et que nous récitons pourtant amoureusement. « Plus tard, nous disait-il, vous en découvrirez vraiment toute la beauté, vous en percevrez les secrets poétiques. Et vous verrez que l'esprit de ces poèmes a fait son chemin en vous. » Alain, lui, conseillait à ses élèves la lecture directe des philosophes, aussi hermétiques soient-ils. Les résumés, les fiches, les commentaires pourraient venir après, ou ne venir jamais. Oui, mais les examens ? Les examens relèvent de la technique scolaire qu'Alain ne sacrifiait pas tout en la remettant à sa place secondaire. Cette stratégie d'apprentissage, basée sur la concentration et l'absence de préjugés à l'égard de ce que l'on lit, va à l'encontre des modes contemporaines. Aujourd'hui, trop souvent, on critique sans décortiquer, on juge sans pénétration, on ne respecte pas les textes et leur intelligence interne. La diffusion sur le Net n'arrange évidemment rien. Pierre Boulez, parangon de la modernité, disait pourtant ceci : « Devant une œuvre, il faut avoir un respect profond comme devant l'existence même, comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort » (cité par Michel Fano dans l'article Boulez de *l'Encyclopédie Universalis*). Tout créateur, tout écrivain et, partant, tout lecteur devrait

s'en inspirer. Mais ce respect, c'est aussi de l'amour. Dans son *Journal*, Charles du Bos l'exprime avec une émotion que nous, lecteurs fervents, partageons : « Les relations avec les écrivains morts en particulier sont au nombre des relations les plus poignantes, les plus solennelles, les plus consolatrices aussi qu'un esprit puisse entretenir : pour ma part je sais bien qu'il n'est pas de jour où plusieurs d'entre eux ne soient mêlés à ma vie avec un degré d'intimité qui mène au bord des larmes. »*

* Charles du Bos, *Journal*, 30 juin 1922, éditions Corrêa.